

CAUSERIE FRANCO-CANADIENNE

VIII

Le soldat est un homme dont la profession n'offre que coups et bosses.

On se figure aisément qu'un militaire, avec un sabre au côté, doit toujours se complaire à frapper de taille et d'estoc, à se vautrer continuellement dans des mares de sang, à pourfendre et percer tout le monde aux moindres gestes, à la plus maigre insinuation.

Il y a un peu de vrai dans tout ça.

Mais ceux qui ont le harnais sur le dos depuis de nombreuses années savent seuls que l'occasion de hacher quelqu'un en morceaux ne se trouve pas à tous les coins de rues.

Par contre, il arrive qu'un modeste de coup poing, très prosaïque, peu dangereux, agréable à donner, assez peu apprécié quand on le reçoit, surtout sur le nez, surgit assez souvent d'une discussion, ou dans une mêlée populaire.

Il s'agit donc ici d'une histoire où les poings eurent tous les honneurs de la guerre.

**

Au Canada, on admire assez facilement les arguments du coup de poing.

Le manche de hache joue aussi un rôle considérable, particulièrement dans les réunions politiques, du moins si mes souvenirs d'enfance sont fidèles.

J'ajouterai que les garettes ont également une certaine vogue, mais je crois que la mode en est un peu passée.

Le *boulé* canadien se sert de préférence de ses poings dans ses démonstrations : tout au plus s'adjoint-il parfois le secours d'un euillon commode, s'adaptant bien à la main et aidant à l'argument dans une rencontre.

Le dénouement d'une affaire de *boulé* peut très bien aussi être accéléré par un coup de talon ferré sur la binette d'un adversaire abattu.

Cela aide puissamment à l'effet d'une conversation animée.

Mais laissons de côté ces procédés artistiques que chacun emploie pour prouver son amour du prochain, et entrons dans l'étude du coup de poing, qui fait le sujet de cette causerie.

**

Je venais d'être nommé sergent-fourrier.

J'avais vingt-six ans, une exubérance de vie que je commence déjà à regretter, un caractère excellent quand on ne me contrariait pas : enfin les défauts et qualités d'un homme bien portant de mon âge.

Mes débuts au régiment avaient eu un certain retentissement.

Soit fatalité, déveine ou maladresse, j'avais de suite en arrivant pincé un stage de quinze jours en prison.

Cela me posa d'emblée, me donnant un prestige dont l'aurore faisait pâlir de jalousie nombre de mauvais sujets, dont les premiers pas dans l'art militaire avaient été plus modestes.

Car vous n'ignorez pas que tout individu, né en Amérique, soit en Patagonie, soit au Groenland, est simplement un Américain, ici.

Et qui dit Américain, veut dire nègre le plus souvent, quand ce n'est pas indien.

**

Mon régiment, fort de quatre bataillons, était fractionné dans de nombreux détachements.

Chez les uns, j'étais un sauvage, chez les autres, un nègre. Ainsi leur avait appris la renommée.

On alla même jusqu'à assurer que j'étais un ancien capitaine dégonné d'une frégate haïtienne.

Vous voyez que mon prestige était énorme.

J'en eus la preuve un jour qu'un caporal d'un bataillon détaché était venu au dépôt du régiment. Ayant entendu quelqu'un m'appeler par mon nom, il se précipite vers moi, me serre les deux mains avec effusion, et s'écrie plein de joie :

— C'est vous qui êtes le capitaine nègre. Permettez-moi de vous féliciter de voir que vous êtes un homme comme les autres.

Je venais donc d'être nommé sergent-fourrier dans un bataillon détaché.

J'y arrivais avec toute ma gloire, encore grossie par les exagérations de la légende.

J'avais un sergent-major que je détestai de suite, comme tout inférieur doit le faire dignement.

Il dépensait ses journées à me taquiner, et ses soirées à courtiser les jeunes filles de l'endroit.

Et pendant qu'il contait fleurette à la mignonne fée du caboulot de la rue d'El-Oued, je ruminais mes peines en les arrosant de nombreux bocks.

Comme mon sergent-major était irrésistible, il obtint les bonnes grâces définitives de sa conquête et souleva de nombreuses jalousies parmi les jeunes gens de la garnison.

**

Un soir, sur la place, accoudé sur une petite table où les verres vides s'alignaient, nombreux, je réfléchissais aux mille ennuis du métier, aux tracasseries que mon chef ne cessait de me prodiguer.

Vraiment la position n'était plus tenable, il fallait songer à des représailles.

Soudain des gens qui courent attirent mon attention. Instinctivement je me lève, et, curieux, je me mets à suivre le mouvement de la foule.

Certains propos éveillent mon attention, et bientôt, tout ému, j'apprends qu'on est en train d'assommer mon sergent-major, là-bas, dans ce rassemblement, où j'entends des cris et des jurons.

Une secousse nerveuse m'empoigne, je m'élançais dans le tas, fauchant à droite et à gauche, bousculant les uns, frappant ceux qui résistent, et haletant, j'arrive au centre du groupe.

Je trouve en effet mon malheureux chef aux prises avec trois solides gaillards qui cognaient dessus consciencieusement.

Il se défendait de son mieux.

J'empoigne deux des loustics que j'abats proprement, et j'envoie rouler le troisième dans la rigole de la rue. D'autres agresseurs se ruent sur nous.

Mon sergent-major, un peu remis et encouragé par mon aide, cogne de plus belle et moi, j'y allais de tous mes moyens.

Ah ! c'était le bon moment de me rappeler les leçons avec yeux au beurre noir, que j'avais reçues de certains de mes compatriotes, autrefois.

Chaque coup que je lançais m'apprenait que je n'avais pas démerité, que je faisais honneur à mes maîtres.

Mais les couteaux sortent d'eux-mêmes quand on se bat avec des Maltais et déjà certains éclairs avaient brillé devant mes yeux, quand un mouvement brusque se fit dans la foule et je me sentis empoigné vigoureusement.

C'était le poste de la place accouru à la bagarre.

**

Mon sergent-major, voyant ma position critique, s'était prestement esquivé, profitant de la diversion.

Me voilà conduit entre quatre baïonnettes au violon de la place. On me fourre dans une cellule où je passe une nuit de détresse.

Le lendemain, le général de brigade m'octroyait trente jours de prison.

Voilà où mène le dévouement.

Ajoutons cependant qu'un enquête subséquente me blanchit dans l'opinion de mes chefs, que ma punition fut levée et que je quittai les verrous avec des compliments sur ma conduite.

**

Mais viennent ensuite les commentaires qui ne manquent pas de piquant.

Cet événement me grandit de cent coudées.

L'adjudant de place, une vieille barbe, disait partout que les Maltais avaient eu de la chance d'avoir été arrachés de mes griffes, car d'un coup de poing, disait-il, je pouvais fendre une table de casernement.

Les tables de casernement ont quatre pouces d'épaisseur et elles sont souvent en chêne.

D'autres affirmaient que je pouvais étouffer un homme avec le pouce et l'index.

Ceux-ci discutaient sur le siège de ma force prodigieuse. Sous une apparence ordinaire, je cachais, disaient-

ils, de l'acier dans mes reins, mon cou surtout présentaient certains signes indéniables d'une robustesse extraordinaire, mes poings, deux massues en comparaison desquels le fer n'était rien.

Je passais à l'état de catapulte.

**

Je dois dire en terminant que mes camarades exagéraient un peu. Je n'ai jamais été un catapulte.

Mais je suis un Canadien, et comme tous les vôtres j'eus le bonheur d'avoir des parents qui m'ont donné à ma naissance une garniture complète de bons biceps, actionnés par un sang vif.

Avec un pareil outillage, on peut taper sur n'importe quel Maltais.

Et puis, j'ai toujours en réserve une bonne petite colère qui joue un grand rôle dans une bagarre. La colère est à l'homme ce que la vapeur est à la locomotive.

La vanité humaine prend ses aliments partout. Moi, je les prends en ce moment dans ces petits souvenirs de ma jeunesse.

Je prie le lecteur de me pardonner la gloriole que je tire de cette petite histoire, s'il veut bien songer que s'il avait été à ma place, il en aurait fait tout autant que moi.

CII. DES ECORRES.

UN LOUABLE PROJET

Un compatriote émigré à New-York, nous a soumis un projet conçu par lui et auquel nous donnons notre entière approbation :

Il s'agit simplement, dit notre correspondant, M. C. Villeneuve, " d'une marque tangible d'appréciation délicate et spontanée, à l'égard d'un Canadien-Français, d'un compatriote qui, par ses talents littéraires, ses succès militaires et son énergie indomptable, s'est fait en France une enviable position. Ce compatriote est Jos. Chartrand.

" Aujourd'hui que la gloire commence à couronner son jeune front et que l'avenir lui sourit, il est désireux de venir visiter ce cher Canada pour embrasser ses vieux parents, et de donner une poignée de mains au nombreux amis et admirateurs qu'il a de ce côté-ci de l'océan."

Or, la solde de lieutenant dans l'armée française étant mince, il est évident que si M. Chartrand ne peut satisfaire son désir, c'est à cause de l'élévation du coût du voyage.

" Eh bien, continue M. C. Villeneuve, dans des circonstances pareilles il faut aider notre compatriote.

" Il nous fait honneur en France comme militaire et écrivain, il a laissé au Canada de la famille et de nombreux amis qu'il veut revoir après quatorze ans d'absence.

" Que pensez-vous, cher Monsieur, d'un mouvement Canadien ayant pour but de défrayer ses dépenses de voyage sous la forme d'une souscription nationale comme marque d'appréciation de l'honneur insigne qu'il fait à notre race dans l'armée française et les lettres.

" Ne pensez-vous pas que nos compatriotes répondraient généreusement à cette proposition patriotique ? " Vos militaires canadiens, votre presse, vos gens de lettres se feraient un plaisir d'aider le mouvement."

Le projet de M. C. Villeneuve est très louable et nous nous faisons un véritable plaisir de lui en faciliter l'exécution en lui ouvrant les colonnes de notre journal.

Qu'un citoyen éminent s'inscrive en tête de la liste de souscription, et nous sommes certain que la somme nécessaire sera promptement réalisée, vu le grand nombre d'amis et d'admirateurs qu'à ici M. Chartrand.

CRIBLE DE COUPS DE COUTEAUX

A Albi, France, le docteur Cassan, médecin de l'asile des aliénés du Bon Sauveur, a été assassiné. En entrant dans sa chambre vendredi matin, son domestique l'a trouvé étendu sur le lit, vêtu d'une chemise de nuit ; le corps était littéralement criblé de coups de couteau et la tête était presque séparée du tronc. Le docteur Cassan était un homme d'habitudes tranquilles, très respecté de tous ceux qui le connaissaient. Il avait été maire d'Albi sous l'empire et sous le régime du 16 mai.